

---

## Recherches sur l'histoire de la *Workhouse* britannique (17°-20° siècles)

par Jacques Carré (Université Paris IV-Sorbonne)

*Le texte ci-dessous est la présentation d'un ouvrage en cours d'élaboration. Il a été lu lors d'un séminaire du CEUMA en juin 2005.*

Pourquoi travailler sur la *workhouse* anglaise ? Sans doute parce que c'est une institution à la fois célèbre, tristement célèbre (Oliver Twist, le scandale d'Andover) ; et en même temps peu étudiée. On ne trouve pas d'étude de synthèse en dehors de l'ouvrage assez anecdotique de Norman Longmate et la description purement architecturale publiée par English Heritage. Deux phases seulement de son histoire ont été étudiées de manière approfondie par des historiens : la fin 17e et le début 18e par Tim Hitchcock ; et le 19e siècle par M.A. Crowther. Il faut dire que sa notoriété n'est devenue grande qu'au 19e siècle, mais l'on oublie souvent que la W a été définie bien avant (milieu 17e) et a perduré jusqu'au premier tiers du 20e. Une des questions les plus immédiates est sûrement cette extraordinaire longévité, cette capacité de survie d'une institution pourtant décriée presque dès sa création. Comment cette institution a-t-elle pu traverser des régimes politiques bien différents, du Commonwealth de Cromwell à l'absolutisme Stuart, à l'oligarchie aristocratique jusqu'à la démocratie représentative ? Et comment a-t-elle pu être défendue par les tenants d'idéologies fort diverses, de la tradition charitable chrétienne aux tenants de l'utilitarisme, du paternalisme aristocratique au libéralisme victorien ?

Cette capacité de survie nous renvoie d'abord à la permanence de l'indigence durant ces trois siècles, et à la volonté constante de la réduire. Cette permanence a été celle de la maladie, du vieil âge, de la démence, de la grossesse non désirée, de l'enfance abandonnée, mais aussi celle du vagabondage, de la prostitution et de la mendicité, sans parler de celle résultant de l'absence d'emploi, pour une raison ou pour une autre. C'est dire si la *workhouse* a dû répondre en même temps à des exigences multiples et diverses. On se trouve en présence d'une institution polyvalente, qui a été à la fois maison de correction, hospice, hôpital, école, asile de nuit, etc., et qui, en outre, a été gérée au fil des siècles selon des principes différents, tout en conservant ce nom de *workhouse*.



CENTRE  
D'ÉTUDES  
URBAINES  
DANS LE  
MONDE  
ANGLOPHONE



[www.ceuma.paris-sorbonne.fr](http://www.ceuma.paris-sorbonne.fr)

---

En effet, ce qui complique les choses c'est que l'indigence ni l'assistance n'ont été perçues de la même façon durant ces trois siècles. Au 20<sup>e</sup> siècle on a perçu l'indigence de plus en plus comme un scandale qui interpellait les pouvoirs publics, et devait susciter une politique sociale comme celle inaugurée par Lloyd George en 1906. Au contraire, aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles, elle a été perçue surtout comme un trouble de l'ordre public, comme un désordre social et moral, comme une violence potentielle, que les pouvoirs publics devaient réprimer. Autrement dit la *workhouse* a été un instrument permanent d'identification d'une marginalité sociale, et son étude permet notamment de définir les différentes façons de concevoir et de gérer cette marginalité au cours de trois siècles.

Pour définir une problématique impliquant ces différents éléments (caractère institutionnel, longévité, polyvalence, perceptions différentes de l'indigence), on peut naturellement regarder comment sont structurés les travaux portant sur d'autres institutions de ce genre. On peut se référer par exemple à l'ouvrage d'Erwin Goffman, *Asylums* (1962), qui étudie les « institutions totales » et leur effet de leur régime sur l'identité de leurs pensionnaires. Ses analyses sur la manière dont l'asile psychiatrique, par exemple, peut influencer sur la perception de soi sont intéressantes. Il envisage la possibilité que l'asile, loin de soigner le malade, le persuade surtout qu'il est encore plus malade qu'il ne le pensait. Goffman est utile parce qu'il attire notre attention sur la constitution d'une sorte de définition officielle de la marginalité. Je me pose la question de savoir si ceci n'est pas transposable à *workhouse*, qui pourrait contribuer à la constitution d'une marginalité sociale qu'il était censé réduire.

Un autre ouvrage important est l'étude de la prison par Michel Foucault dans *Surveiller et punir* (1975). Il étudie les modalités du pouvoir carcéral et l'élaboration du savoir permettant le contrôle des corps et des esprits des prisonniers. Il ne s'intéresse pas seulement au régime de la prison et au pouvoir, mais aussi à la constitution parallèle d'un savoir qui autorise le contrôle des individus.



CENTRE  
D'ÉTUDES  
URBAINES  
DANS LE  
MONDE  
ANGLOPHONE



[www.ceuma.paris-sorbonne.fr](http://www.ceuma.paris-sorbonne.fr)

Mais ces problématiques, même si elle sont stimulantes, ne sont pas totalement adaptées à l'étude de la *workhouse*. Il faut tenir compte du fait que la *workhouse* n'était pas une prison ni un asile fermé, et que les indigents y entraient et en sortaient librement, techniquement parlant. Certes, souvent, ils n'avaient souvent guère le choix, puisque dès la loi de 1723, les magistrats pouvaient refuser l'aide à domicile et n'accorder l'assistance que dans la *workhouse*. Mais il reste que chaque semaine, à jour fixe, les pensionnaires pouvaient décider de sortir.

La problématique que j'ai choisie ne fait pas beaucoup de cas de la notion de renfermement, mais considère la *workhouse* comme un lieu de passage (notamment comme refuge des malades, des mères célibataires, des enfants abandonnés, des vagabonds...). Loin d'être, comme la prison, une citadelle inversée, retenant ses pensionnaires par la contrainte, elle n'a eu de cesse de les voir partir. En effet, l'ambition ultime de la *workhouse* a été, notamment après 1834, de devenir inutile, de s'auto-détruire en quelque sorte, en renvoyant les indigents aux contraintes économiques de la société de marché. La stratégie adoptée dans la nouvelle loi d'assistance de 1834 a été de rendre la vie dans la *workhouse* tellement insupportable aux indigents qu'ils préféreraient la quitter (espérait-on) pour retourner dans la société (c'était le célèbre principe de "moindre éligibilité"). Et là, ce serait l'économie de marché qui les dresserait, plutôt que le pouvoir d'Etat flanqué du savoir à la Foucault.

Il me semble que la *workhouse* anglaise ne se pense pas comme un lieu fondamentalement différent du reste de la société, mais comme une communauté comparable à un collège, à un pensionnat, avec des règles somme toutes proches de celles de toute communauté. Elle est un lieu liminaire, de transition, où certes l'on doit respecter des règles, mais où ces règles sont proches de celles de la société. Elle reproduit le monde extérieur, en pire, bien sûr, afin d'inciter les indigents à revenir dans la société. Elle n'a pas élaboré de techniques ni de savoirs spécifiques de domination ou de dressage, comme la prison selon Foucault. Le travail imposé à quelques-uns n'a jamais eu de finalité précise. Comme l'écrit M.A. Crowther : "The purpose of workhouse labour was never clear" (p. 196-7). L'indifférence des maîtres et maîtresses de *workhouse* à toute finalité du *workhouse*



CENTRE  
D'ÉTUDES  
URBAINES  
DANS LE  
MONDE  
ANGLOPHONE



[www.ceuma.paris-sorbonne.fr](http://www.ceuma.paris-sorbonne.fr)

ont été un sujet constant de remarques de la part des réformateurs sociaux. Leur rôle purement gestionnaire illustre bien, me semble-t-il, cette différence de la *workhouse* anglaise par rapport à la prison ou à l'asile.

Ma problématique pour l'étude de la *workhouse* prend naturellement en compte la notion d'espace et de régime, mais ne définit pas l'institution comme un laboratoire de pouvoir. Elle vise à articuler une structure institutionnelle non carcérale avec des pratiques sociales qui lui sont associées mais ne lui sont pas spécifiques. Au coeur de ces pratiques, se trouve bien entendu la notion de travail, présente à la fois dans la société et dans la *workhouse*. C'est à travers une analyse de la fonction du travail (mais aussi du non-travail des indigents non valides) dans cette institution que je tente d'expliquer la continuité et l'évolution de la *workhouse* au cours de trois siècles. Dans quel sens le travail prescrit dans l'espace de la *workhouse* a-t-il été un instrument efficace d'assistance ? Inversement, comment l'incapacité de beaucoup d'indigents à travailler a-t-elle été gérée ? Ce non-travail a-t-il mis en péril l'institution, ou a-t-il contribué à son évolution ? Mais au rang des pratiques sociales que je souhaite mettre en relation avec le régime de la *workhouse* je prendrai aussi en compte la marginalité. La *workhouse*, si l'on veut utiliser une image, était un des théâtres de la marginalité, particulièrement peuplé et particulièrement sordide, et sa fonction dans la gestion de la marginalité est un autre aspect important de mon travail, avec une interrogation fondamentale sur l'ambiguïté du rôle de la *workhouse* : a-t-elle servi à réduire la marginalité, ou à la renforcer ?

J'aborderai ici brièvement l'origine du *workhouse* comme communauté quasi utopique, associant le travail à un devoir moral, religieux et, en dernier ressort, politique (17<sup>e</sup> siècle). Ce modèle a été un échec, en raison notamment de la diversité de ses pensionnaires, de l'incapacité d'un nombre croissant à travailler, et aussi de l'irresponsabilité des maîtres de *workhouse*. Ce premier échec a conduit à la transformation non désirée du *workhouse* en une sorte d'hospice général, abandonnant de plus en plus l'exigence du travail, et devenant une sorte de théâtre de la marginalité, suscitant à la fois pitié et réprobation. Au 18<sup>e</sup> siècle, la *workhouse* devient un laboratoire de l'assistance, et suscite projets et réflexions, sans politique claire. L'institution est alors honnie par les



CENTRE  
D'ÉTUDES  
URBAINES  
DANS LE  
MONDE  
ANGLOPHONE



www.ceuma.paris-sorbonne.fr

utilitaristes comme Malthus, qui voient dans l'hospice et dans l'assistance publique en général la cause même de la perpétuation de l'indigence. Après 1834 et la nouvelle loi d'assistance publique, d'inspiration utilitariste, la *workhouse* redevient un lieu de travail mais à titre de repoussoir. Par la dureté de son régime, elle vise à inciter les indigents à ne pas y entrer. Le monde de la *workhouse*, après avoir été au 17<sup>e</sup> siècle proche de l'utopie, serait plutôt devenu celui de la dystopie, dans la mesure où il offrait de très mauvaises conditions de vie. Le travail est désormais une punition. Mais — dernière illusion à propos de cette institution décidément vouée à manquer son but — cet objectif d'auto-destruction du *workhouse* par effet repoussoir n'est jamais atteint. On assiste alors à la lente métamorphose de la *workhouse* en institutions spécialisées adaptées à différents types d'indigence, avec une professionnalisation de l'assistance. On ne travaille plus guère dans la *workhouse*, et sa seule fonction semble être la stigmatisation d'un résiduum social, au nom d'un eugénisme très répandu.

## 1. La *workhouse* comme utopie chrétienne

### — La *workhouse* puritaine

La naissance de la *workhouse* se situe au milieu du 17<sup>e</sup> siècle, période de révolution politique mais aussi de réflexion sur l'organisation de la société anglaise par des puritains saisis par la politique. Elle s'inscrit d'abord dans le cadre d'entreprises caritatives privées. Les premières *workhouses* furent fondées par des personnes charitables se réclamant souvent des sectes dissidentes. C'est durant le protectorat de Cromwell que Samuel Hartlib<sup>1</sup> organisa la première *workhouse*<sup>2</sup> londonienne, fournissant lui-même le capital nécessaire. Après la Restauration des Stuart (1660) on vit également s'ouvrir d'autres établissements. On peut citer la *workhouse* spécialisée dans le textile, ouverte en 1676 par Thomas Firmin, un mercier prospère de Londres, et soutenue par lui de ses deniers jusqu'à sa mort, bien que l'établissement soit resté largement déficitaire. Il faut aussi noter l'ouverture d'institutions

<sup>1</sup> Cf. la brochure de Samuel Hartlib *London's Charity Enlarg'd, Stilling the Orphan's Cry* (London, 1650).

<sup>2</sup> Notons qu'à la même époque, le mot *werkhuis* est utilisé à Amsterdam à partir de 1654.



CENTRE  
D'ÉTUDES  
URBAINES  
DANS LE  
MONDE  
ANGLOPHONE



www.ceuma.paris-sorbonne.fr

soutenues par des sectes protestantes dissidentes, comme celle des Quakers à Londres en 1677.

Dans tous ces établissements, les objectifs étaient doubles : il s'agissait de remettre au travail des indigents valides, mais surtout de les moraliser et éventuellement de les rechristianiser. Firmin écrit :

For it matters not so much what you employ these poor Children in, as that you do employ them in some thing, to prevent an idle, lazy kind of Life, which if once they get the habit of, they will hardly leave; but on the contrary, if you train up a Child in the way that he should go, when he is old, he will not depart from it. (Firmin, 1685, pp. 2-3).

Les *workhouses* étaient à cette époque conçues comme de foyers de vertu et de foi, dont l'exemple pourrait rayonner sur l'ensemble de la société.

John Bellers (1654-1725), un commerçant quaker de Londres, publia plusieurs projets détaillant l'organisation de ce genre d'établissements, qu'il désigna tantôt sous le nom de "collège d'industrie" tantôt de "colonie"<sup>3</sup>. Ses *Proposals for Raising a College of Industry* (1696) décrivent ainsi une communauté idéale de 300 hommes, femmes et enfants, rassemblant toutes sortes de compétence en agriculture, artisanat et économie domestique, leur permettant de vivre en autarcie. Le produit de leur travail, espérait-il, devait être suffisant pour faire vivre l'établissement sans secours financier extérieur, mais aussi à l'abri de l'exploitation par des employeurs peu scrupuleux. C'était (déjà) le rêve de l'extinction du paupérisme par les pauvres eux-mêmes. On comprend que les animateurs du mouvement ouvrier du début du 19e siècle que furent Robert Owen et Francis Place aient été des lecteurs attentifs des écrits de John Bellers, qui ont une nette dimension utopique tout en étant ancrés dans la tradition puritaine. En effet la dimension morale et religieuse du projet de Bellers est ce qui les caractérise avant tout. Il compare compare ses communautés à

---

<sup>3</sup> Cf. par exemple John Bellers, *Proposals for Raising a Colledge of Industry of all Useful Trades and Husbandry* (London, 1696) in George Clarke ed., *John Bellers, His Life, Times and Writings* (London: Routledge & Kegan Paul, 1987) ; *An Essay for Implying the Poor to Profit* (London, 1723).



CENTRE  
D'ÉTUDES  
URBAINES  
DANS LE  
MONDE  
ANGLOPHONE



www.ceuma.paris-sorbonne.fr

celles des premiers chrétiens <sup>4</sup>. Elles n'étaient pas seulement destinées à résoudre le problème de l'indigence, mais aussi à être une " école de vertu ".<sup>5</sup> A plus long terme, le collège contribuerait à réformer la société dans son ensemble. Ce rôle pionnier des *workhouses* dans la réforme morale et sociale devait être confié selon Bellers à des promoteurs privés, non à l'assistance publique. Il estimait en effet que les fonds investis dans leur création et leur fonctionnement seraient bien mieux gérés par des gérants privés que par des responsables de l'assistance publique.

La bonne organisation du collège, selon Bellers, requiert une bonne distribution de l'espace. Une somme importante (£3000) doit être consacrée à l'aménagement (ou au réaménagement) des bâtiments. Les différentes catégories de résidents doivent être séparés physiquement :

" There should be several Wards :

1. For Young Men & Boys
2. For Young Women and Girls.
3. For Married Persons.
4. For Sick and lame

As the Men and Women have distinct Lodgings, so they should have distinct Work-Rooms " (Bellers, 1696, in Clarke ed., p.63)

C'est là un thème essentiel que nous retrouverons durant toute l'histoire de la *workhouse* que cette distribution de l'espace non seulement selon les sexes, mais selon les besoins des uns et des autres.

— L'Eglise anglicane ne resta pas longtemps en reste dans l'apologie de la *workhouse*. On peut même penser que ce fut pour elle une manière de lutter contre l'influence des dissidents dans la société anglaise. Comme l'a montré T.V. Hitchcock<sup>6</sup>, c'est durant les

---

<sup>4</sup> John Bellers, p.62.

<sup>5</sup> Idem.

<sup>6</sup> Hitchcock, introduction à *Richard Hutton's Complaints Book*, viii-xiv.



CENTRE  
D'ÉTUDES  
URBAINES  
DANS LE  
MONDE  
ANGLOPHONE



www.ceuma.paris-sorbonne.fr

années 1690-1710 et à travers la Society for the Propagation of Christian Knowledge, qu'elle soutint l'ouverture des premières *workhouses* publiques. On lit dans la préface d'un ouvrage de propagande en faveur de ces institutions :

The rules of governing such an House, tho' not stricter than what are common in all regular Families, oblige the Poor to keep good Hours; to refrain spending their little Gains in Brandy-Shops and Ale-Houses, to the Destruction of their Health; to be mutually assisting to each other in Sickness, or under the Infirmities of Age; to avoid the temptations of Pilfering and House-Breaking, in order to supply their Wants, which are now much better provided for in all Respects, both for their Souls and Bodies, than when they liv'd on common Begging, or in a miserable ruinous Cottage, not knowing where to get the next Meal for themselves or their Children (*Account*, 1725, preface).

Les lois d'assistance publique (Poor Laws), élaborées à la fin de l'époque élizabéthaine (notamment avec la loi de 1601) insistaient beaucoup sur la nécessité de mettre les pauvres au travail, mais ne prévoyaient pas d'institution à cet effet. L'assistance était donnée à domicile. Vers la fin du 17<sup>e</sup> siècle, furent créés dans plusieurs villes des *Corporations of the Poor*, institutions autonomes regroupant les efforts (et les ressources de la taxe des pauvres) de plusieurs paroisses dans la même ville en ouvrant une *workhouse*. Ces institutions étaient animées par des notables locaux, qui confièrent la gestion des *workhouses* à des exploitants privés. C'est Bristol qui vit s'ouvrir le premier en 1696, grâce aux efforts de John Cary<sup>7</sup>. L'autre grande ville de province de l'époque, Norwich, ouvrit son *workhouse* en 1712. L'organisation de ces nouveaux établissements financés par la taxe des pauvres montre que la frontière entre la *workhouse* et l'atelier ou la manufacture était bien floue à cette époque. On peut avancer que la différence entre eux réside simplement dans une exigence plus ou moins grande de profit à en attendre.

L'existence même de la *workhouse* est liée à l'obligation du travail pour les indigents valides. Le mot '*work*' est inscrit dans le nom de l'institution (comme il l'était dans le mot hollandais '*werkhuis*'). La même idée se retrouve aussi dans le nom '*house of industry*' qui

---

<sup>7</sup> Cf. Georges Lamoine, "Le traitement du paupérisme à Bristol de 1770 à 1830", *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 311 (1993) : 339-342.





CENTRE  
D'ÉTUDES  
URBAINES  
DANS LE  
MONDE  
ANGLOPHONE



[www.ceuma.paris-sorbonne.fr](http://www.ceuma.paris-sorbonne.fr)

est aussi utilisé aux 17e et 18e siècles. Il est important de souligner que la notion de travail et de travailleur, à cette époque, avait un sens très différent de ce qu'il est aujourd'hui. Comme l'a expliqué Dominique Méda, le travail n'était pas conçu alors principalement comme un moyen de gagner sa vie et de consommer, mais plutôt comme une activité liée à un statut. Dans la société d'ordres, traditionnellement hiérarchisée, de cette époque, chacun avait une place ('*station*') à laquelle il était censé se tenir. La *workhouse* des origines était ainsi un moyen de remettre des individus marginaux à leur place assignée par la Providence, en les mettant au travail, quelle que soit l'utilité ou la rentabilité de ce travail. C'était un instrument d'intégration sociale, de réduction de la marginalité. Les gérants de *workhouse* étaient donc chargés de donner les moyens de travailler aux indigents capables de travailler ("able-bodied"), c'est à dire de fournir les outils et la matière première nécessaires (souvent dans le secteur du textile, avec un travail de fileuse ou de tisserand). Au 17e siècle, on envisageait même que le séjour en *workhouse* donnerait en quelque sorte une formation professionnelle aux jeunes qui y étaient hébergés.

Cet objectif avait un premier avantage : il permettait d'imposer une discipline de travail à des enfants ou à des adultes qui n'en avaient jamais eu ou l'avaient oubliée. Cette discipline passait par un usage réglé du temps de la journée. En lisant les règlements de *workhouses*, on trouve le détail de ces emplois du temps très contraignants. En même temps, aucun choix n'était laissé aux pensionnaires : pas question d'oisiveté, s'ils étaient valides. Un système de punitions était prévu pour les négligents et les rebelles. On peut même se demander si le modèle disciplinaire imposé dans les *workhouses* n'est pas celui qui a été ensuite appliqué dans les premières fabriques issues de la révolution industrielle. Elles aussi avaient leurs horaires prescrits, leurs contremaîtres attentifs et leurs sanctions pour défaillance.

Un autre point commun avec ce qui allait être l'usine est que, du moins au 17e siècle et au début du 18e siècle, on espérait que le travail attendu des pensionnaires serait rentable ? Dans son *Discours* de 1683 le juge Matthew Hale exprime le souhait de la généralisation des *workhouses*, estimant que tout le monde y gagnerait, que ce soient les indigents ou les contribuables :



CENTRE  
D'ÉTUDES  
URBAINES  
DANS LE  
MONDE  
ANGLOPHONE



[www.ceuma.paris-sorbonne.fr](http://www.ceuma.paris-sorbonne.fr)

The wages that they will gain will be a greater and better support than they can have by any contributions that are able to be assessed for them, for they may be able to gain, Two, Three, Four, Five and Six shillings a Week, for every Person able to work, which is five times more than their weekly or yearly Contributions do or can amount unto, without Exhausting more than the Revenues of the Parishes, wherein these Poor are in many Places.

Mais dès la fin du 17<sup>e</sup> siècle, les critiques se multiplièrent à l'égard de cette conception jugée irréaliste de la *workhouse*. Ces critiques exprimèrent des arguments assez contradictoires. Les uns avançaient que le travail des indigents, lorsqu'il était efficace, menaçait celui des ouvriers travaillant au dehors, en leur faisant une concurrence déloyale. D'autres, au contraire, estimaient que les indigents ne travaillaient qu'à contre-cœur, et ne se montraient guère compétents. Ils gâchaient même parfois la matière première, et par conséquent coûtaient cher au contribuable.

Malgré ces premières critiques, l'assistance publique généralisa bientôt l'ouverture de *workhouses* au 18<sup>e</sup> siècle. C'est en 1723 que le vota la loi dite *Workhouse Test Act*<sup>8</sup> qui autorisait toutes les paroisses à réunir les fonds nécessaires à l'ouverture d'institutions spécialisées pour les indigents, éventuellement en formant des "unions" de paroisses. Ainsi était reconnue nationalement l'utilité publique de ce genre d'établissement. Plus significativement encore, la loi prévoyait que des secours à domicile seraient refusés à ceux des pauvres valides qui refuseraient d'entrer en *workhouse*. Plus d'un siècle avant la "nouvelle" loi des pauvres de 1834, on trouvait donc déjà dans un texte de loi (sinon dans la réalité !) l'obligation de travaux forcés pour bénéficier de l'assistance publique.

Loin d'être l'école du travail espérée de ses premiers promoteurs, la *workhouse* n'en fut pourtant le plus souvent qu'un simulacre. De nombreuses *workhouses* furent bien créées (il y en avait près de 2000 en Angleterre en 1777<sup>9</sup>), mais l'autonomie économique escomptée ne fut jamais réalisée, notamment parce que les indigents accueillis n'étaient pas une main

<sup>8</sup> Cf. George Nicholls, *The History of the English Poor Law, II, 1714-1853* (London: P.S. King & Son, 1904) 12-16.

<sup>9</sup> Hitchcock, *op.cit.*, vii.



CENTRE  
D'ÉTUDES  
URBAINES  
DANS LE  
MONDE  
ANGLOPHONE



www.ceuma.paris-sorbonne.fr

d'œuvre qualifiée ni motivée et que les profits réalisés restèrent minces, voire inexistant, et que les workhouses ne furent jamais auto-suffisantes économiquement parlant. Selon Crowther, en 1803, pour £40,000 de fournitures, £70,000 de profits furent réalisés.

Une autre raison essentielle de l'échec de la *workhouse* comme maison de travail fut que la majorité des asiles des établissements remplissait des fonctions multiples. Ils accueillirent une population hétérogène, mêlant des indigents non valides, à des personnes capables de travailler. Le poète George Crabbe, qui savait de quoi il parlait puisqu'il avait été médecin chargé de soigner les pensionnaires d'une workhouse dans le Suffolk, fournit en 1782 dans *The Village* une sorte de catalogue des malheureux pensionnaires des petits établissements de campagne. Sur le mode plus scientifique, une des premières enquêtes nationales sur la pauvreté, *The State of the Poor*, conduite sous la direction de Frederick Morton Eden et publiée en 1797 illustre l'hétérogénéité des pensionnaires des workhouses<sup>10</sup>. C'est dire que, dans la deuxième moitié du siècle, toutes sortes de gens étaient communément rassemblés dans les asiles et que ces établissements servaient en général à la fois d'ateliers, d'écoles, d'hôpitaux, de maison de retraite et d'asiles d'aliénés. A la fin du siècle, plus du tiers des pauvres hébergés en asile, d'après les statistiques de F.M. Eden, étaient des enfants. Ils étaient surtout considérés comme des jeunes travailleurs à qui l'on devait inculquer une discipline de travail le plus tôt possible. Il semble qu'on les ait mis au travail régulier dès l'âge de 5 ou 6 ans. L'éducation proprement dite y était minimale, et le souci de la santé inexistant. Un autre groupe important de pensionnaires des asiles était fait de malades, de vieillards et d'infirmes. C'est dire que ces établissements étaient d'une certaine manière l'hôpital du pauvre. Les visites d'un médecin, d'un chirurgien ou d'un apothicaire y étaient en principe régulières, mais les professions médicales manifestaient peu de zèle pour soigner une clientèle souvent en mauvais état physiologique et peu susceptible de retrouver la santé.

Vers le milieu du 18e siècle, la workhouse définie au milieu du 17e siècle s'était donc diversifiée. La taille des établissements variait considérablement entre les campagnes et les villes. La composition sociale des pensionnaires aussi. Et surtout, l'idée que les workhouses

---

<sup>10</sup> Frederick Morton Eden, *The State of the Poor: or, an History of the Labouring Classes in England, from the Conquest to the Present Period* London, 1797, vol. II, p. 364.



CENTRE  
D'ÉTUDES  
URBAINES  
DANS LE  
MONDE  
ANGLOPHONE



www.ceuma.paris-sorbonne.fr

étaient destinés aux pauvres valides capables de travailler était clairement démentie par les faits.

## 2. La workhouse comme laboratoire de l'assistance

En présence de cette inadaptation des *workhouses* à leur clientèle, les réactions furent diverses, comme on peut le voir dans la floraison d'écrits sur le sujet dans la 2e moitié du 18e siècle.

### — Le modèle punitif

On trouve parmi les projets de réforme des *workhouses* des textes décrivant des modèles punitifs, rapprochant la *workhouse* de la maison de correction (Bridewell), voire de la prison. On peut citer la brochure de Henry FIELDING, parue en 1753 et intitulée *Projet pour venir en aide efficacement aux pauvres, pour corriger leur moralité et en faire des membres utiles de la société*<sup>11</sup>. Fielding, qui avait des fonctions de juge de paix à Bow Street, avait une expérience de l'indigence et de la criminalité à Londres, et son projet est évidemment une réponse à une situation spécifique. Il proposa de rassembler les pauvres valides du comté de Middlesex dans un gigantesque établissement qu'il nomma *county-house*, ou *workhouse*. Il devait accueillir 6000 pensionnaires. Le plan joint à la brochure montre un quadrilatère de 120 x 240 mètres subdivisé en trois zones hermétiquement séparées : la *workhouse* des hommes (3000 personnes), la *workhouse* des femmes (2000 personnes) et la maison de correction (1000 personnes). Une immense chapelle permettait d'accueillir tout ce monde. Au rez-de-chaussée se trouvaient des ateliers, et dans les étages 160 dortoirs. Des promenoirs étaient prévus, ainsi que des magasins pour les vivandiers, une infirmerie, des logements pour les autorités, et deux cimetières.

---

<sup>11</sup> Henry Fielding, *A Proposal for Making an Effectual Provision for the Poor* (Londres, 1753) réédité récemment in *An Enquiry into the Causes of the Late Increase of Robbers and Related Writings*, ed. M.R. Zirker (Oxford: Clarendon Press, 1988).



CENTRE  
D'ÉTUDES  
URBAINES  
DANS LE  
MONDE  
ANGLOPHONE



www.ceuma.paris-sorbonne.fr

La population de l'asile aurait été constituée d'une part par des indigents, jouissant d'une liberté surveillée, et d'autre part des délinquants, internés par un magistrat pour une durée déterminée. Le règlement de l'établissement visait clairement à régénérer les uns et les autres par le travail et l'édification morale. L'horaire de travail devait être très contraignant ; les pauvres étaient regroupés dans des ateliers spécialisés où leur étaient enseignées des métiers. Le produit du travail de chacun, équivalent de la moitié du salaire d'un ouvrier, lui serait versé, moins une déduction pour son entretien. Un système de récompenses et punitions était détaillé. Les pauvres se conduisant bien étaient susceptibles d'être "promus" aide-surveillants. Les plus rebelles s'exposaient à des châtiments progressifs, pouvant aller jusqu'à la déportation. La pauvreté, pour Fielding, était due à un désordre moral, qui, à long terme, pouvait menacer l'ordre social et institutionnel. Il fallait donc que les pauvres intériorisent la discipline de travail et de vie pour devenir des membres utiles de la société. L'espace clos et rigidement structuré de l'asile devait permettre cette régénération, à l'abri des tentations d'une société elle-même contaminée par ce que l'écrivain appelait le "progrès du luxe". Ce projet illustre la tentation de lier le traitement de l'indigence à celui de la criminalité, et préfigure l'approche victorienne de culpabilisation de l'indigence.

Un autre projet, plus célèbre, de réforme de la workhouse, est le Panopticon de Jeremy BENTHAM décrit dans sa brochure de 1791<sup>12</sup>. On sait qu'il se présente comme un bâtiment circulaire, avec des pièces (ou cellules) ouvrant uniquement sur l'intérieur et permettant l'observation des pensionnaires depuis une tour centrale par des surveillants, mais aussi par les visiteurs. Ce bâtiment, assurait l'auteur, était polyvalent et convenait à tout établissement requérant une discipline (prison, hôpital, école, workhouse, manufacture, par exemple). On comprend que Michel Foucault ait vu dans ce modèle architectural une illustration de ses théories sur l'utilisation de la technique pénitentiaire dans ce qu'il appelle "la nouvelle économie du pouvoir"<sup>13</sup> dans les sociétés occidentales du 19e siècle : le panopticon, écrit-il justement, "automatise et désindividualise le pouvoir"<sup>14</sup>. Même si son

---

<sup>12</sup> Jeremy Bentham, *Panopticon ; or, the Inspection-House* [1791] trad. française sous le titre *Le Panoptique*. (Paris: Belfont, 1977).

<sup>13</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir, naissance de la prison* (Paris: Gallimard, 1975) 310.

<sup>14</sup> *Op.cit.*, 203.



CENTRE  
D'ÉTUDES  
URBAINES  
DANS LE  
MONDE  
ANGLOPHONE



www.ceuma.paris-sorbonne.fr

plan centré inspira les plans-types proposés par les autorités de l'assistance après 1834<sup>15</sup>, la workhouse anglaise ne ressembla jamais à cela. Elle n'en eut jamais ni l'architecture, ni le caractère "automatique". Le plan centré de quelques workhouses et de quelques prisons du 19e siècle servit uniquement à diviser les établissements en différents quartiers.

### — La ségrégation des fonctions

On note à la même époque la parution de textes recommandant la séparation physique des différents types d'indigents. Ainsi, dès 1735, William Hay esquisse un nouveau schéma des institutions d'assistance publique :

As to the Buildings in each District, I think there should be a Hospital, a House of Correction, and a Work-house. The Chief Justice [Hale], who aims principally at the Employment of the Poor, mentions only a Work-house: But as this provision is intended to be general, 'tis as necessary to have an Hospital for the Impotent; and as those who are able to labour, 'tis reasonable to distinguish them according to their Merit, and separate the innocent from the Guilty; therefore there should be a House of Correction, where Criminals should be confined to hard Labour, as well as a Work-house for the rest of the Poor, who are honest and industrious. These three Buildings, if not contiguous, should not be far distant, that Persons may commodiously be removed from one to the other, as occasion requires. And they should be obliged to receive all who come or are sent from any Part of the District<sup>16</sup>.

Cet ambitieux plan ne fut pas réalisé, pour des raisons de coût mais aussi par absence de volonté politique. La charité privée avait déjà permis l'ouverture de plusieurs hôpitaux destinés aux classes laborieuses, et les élites ne tenaient pas à augmenter la taxe des pauvres. Seules certaines workhouses nouvellement bâties et de vastes dimensions connurent un effort de ségrégation des fonctions. Cette évolution correspondit à un renouveau de l'humanitarisme chrétien, incarné par le courant évangélique. Ce courant

<sup>15</sup> La ressemblance entre le projet-type de *workhouse* imprimé dans le premier rapport de la *Poor Law Commission* en 1835 et le *panopticon* de Bentham n'est que très superficielle. Les deux projets n'ont en commun qu'un plan centré.

<sup>16</sup> [HAY William], *Remarks on the Laws Relating to the Poor, with Proposals for their better relief and Employment, by a member of Parliament*, London, s.d. [1735], p.39.



CENTRE  
D'ÉTUDES  
URBAINES  
DANS LE  
MONDE  
ANGLOPHONE



www.ceuma.paris-sorbonne.fr

favorisa une recherche sur les techniques de l'assistance, qui concerna aussi bien les indigents admis dans les workhouses que ceux vivant au dehors. Un texte publié en 1773 sous le pseudonyme de "Humanus" et intitulé *Considerations on the Present State of the Poor in Great-Britain* résume cette philosophie de l'assistance, qui est aussi une technologie. On y trouve un plaidoyer détaillé en faveur de l'amélioration des conditions de vie dans les *workhouses*, sans aucune référence à un quelconque caractère infâmant ou punitif. Parmi les recommandations variées, il y a celle d'un bâtiment spacieux avec jardin, l'élimination du badge et de l'uniforme habituellement imposés aux indigents lors de leurs sorties, l'adaptation des menus aux besoins de chacun, l'autorisation de sortie pour voir des amis, etc. (pp.14-16).

Quelques réalisations spectaculaires illustrèrent concrètement ce modèle nouveau. Elles illustrent bien la préoccupation nouvelle pour une distribution de l'espace à la fois hygiénique et ségréguée. Vers le milieu du siècle se manifesta en effet un intérêt nouveau pour la gestion "rationnelle" de l'espace dans les lieux et établissements hébergeant de grands nombres de gens, tels que les navires, les prisons, les hôpitaux, les casernes.

— La *workhouse* de SHREWSBURY, dénommée "House of industry", et ouverte en 1787, est vantée par F.M. Eden dans *The State of the Poor* en 1797 comme une institution véritablement éclairée. Il note la présence de bâtiments séparés pour l'infirmerie, d'une part, et pour le traitement des maladies infectieuses, d'autre part. Il dit qu'il est question de loger les prostituées dans un bâtiment séparé. Il se réjouit de la séparation des pensionnaires "méritants" des "non-méritants" :

The decent and orderly are in a great measure separated from the profligate and debauched, who are kept in distinct working rooms and dormitories<sup>17</sup>.

— Les "palais des pauvres" d'EAST ANGLIA

<sup>17</sup> Eden, *The State of the Poor*, II, 633.



CENTRE  
D'ÉTUDES  
URBAINES  
DANS LE  
MONDE  
ANGLOPHONE



[www.ceuma.paris-sorbonne.fr](http://www.ceuma.paris-sorbonne.fr)

Si la grande majorité des asiles polyvalents du 18<sup>e</sup> siècle resta de petites dimensions, on trouva cependant une intéressante exception, qu'a étudiée Anne Digby, dans la région de l'East Anglia (et notamment les comtés de Suffolk et Norfolk). On peut être surpris par la caractère architecturalement spectaculaire des asiles qui y furent construits à partir du milieu du siècle. George Crabbe, originaire de la région, les décrit même sous le terme ironique de "palais des pauvres". Ce que l'on sait de leurs plans<sup>18</sup> montre un effort pour séparer les différents pensionnaires des asiles : dans le travail comme dans le logement les adultes étaient séparés des enfants, les malades des gens valides ; les vieillards et les couples avaient des logements à part, seuls les célibataires étant logés en dortoirs. La salle à manger était commune à tous.

Ces édifices de l'East Anglia furent construits par les premières "corporations des pauvres" associant des paroisses rurales. Leur dimension exceptionnelle s'explique probablement par le fait que des négociants en drap de Norwich souhaitaient profiter de la main d'œuvre à bon marché des pauvres pour filer la laine, et préféraient les rassembler en grand nombre sous le même toit. Le financement de ces asiles eut aussi un caractère inhabituel, étant assuré la plupart du temps par un emprunt, parfois par une tontine. Ces asiles, comme les établissements plus modestes des autres régions, hébergeaient à la fois des indigents valides et non valides. L'alliance des motivations charitables et intéressées s'y lisait dans la plaque gravée encore visible au dessus de la porte d'entrée de l'asile de Rollesby (Norfolk), ouvert en 1777 :

POUR L'INSTRUCTION DE LA JEUNESSE  
L'ENCOURAGEMENT A L'INDUSTRIE  
LE SOULAGEMENT DE LA MISERE  
LE SOUTIEN DE LA VIEILLESSE  
ET LE CONFORT  
DES INFIRMES ET DES MALADES

---

<sup>18</sup> Cf. le plan de l'asile de Smallburgh (Norfolk) in Anne Digby, *Pauper Palaces*, (London, Routledge & Kegan Paul, 1978) 42-43.





CENTRE  
D'ÉTUDES  
URBAINES  
DANS LE  
MONDE  
ANGLOPHONE



www.ceuma.paris-sorbonne.fr

Ces techniques variées de gestion de l'espace de la workhouse correspondent à la fois à une visée hygiéniste et à une volonté de séparer les différents types d'indigents. Elles s'accordaient à vrai dire assez bien avec la vision chrétienne et paternaliste de l'assistance. On peut montrer que les philanthropes évangéliques du groupe de Clapham, au tournant du siècle, avec des gens comme William Wilberforce et Sir Thomas Bernard, étaient politiquement conservateurs tout en étant des réformateurs éclairés de l'assistance.

### 3. La workhouse comme théâtre de la marginalité

Le 18<sup>e</sup> siècle, toutefois, fut aussi l'époque de la montée du libéralisme, dont on peut trouver les prémices chez Locke, mais surtout chez Adam Smith. La version initiale du libéralisme anglais, développée par Thomas Malthus, James Mill, et les autres utilitaristes, produisit un discours extrêmement différent sur l'assistance. Elle abandonna l'idée que la pauvreté était une fatalité, et elle dénonça le bien fondé de la charité. Elle établit durablement un lien de cause à effet entre l'imprévoyance et l'indigence et critiqua les effets pervers de l'assistance publique. Ainsi, Malthus, dans son *Essay on the Principle of Population* (1798), développa un discours très critique sur l'assistance publique. Pour lui, la régénération des indigents ne passait pas par l'institution d'assistance, mais au contraire par la dure école de la vie sans assistance. On sait qu'il prôna l'abolition des lois sur les pauvres, qui, selon lui, encourageaient la paresse et les mariages imprévoyants, et empêchaient la mobilité de la main d'œuvre. Il n'envisagea l'existence d'un seul *workhouse* par comté que pour les cas de " détresse extrême " :

For cases of extreme distress, county workhouses might be established, supported by rates upon the whole kingdom, and free for persons of all counties, and indeed of all nations. The fare should be hard, and those that were able obliged to work. It would be desirable that they should not be considered as comfortable asylums in all difficulties, but merely as places where severe distress might find some alleviation. (*Essay*, 1798, p.102).



CENTRE  
D'ÉTUDES  
URBAINES  
DANS LE  
MONDE  
ANGLOPHONE



[www.ceuma.paris-sorbonne.fr](http://www.ceuma.paris-sorbonne.fr)

Le rapport parlementaire de 1834, rédigé sous la direction de l'utilitariste Edwin Chadwick, reprit la même analyse, avec force illustrations. Il présenta, de manière outrancière, les *workhouses* comme des asiles trop confortables de la paresse et du vice :

In by far the greater number of cases, it is a large almshouse, in which the young are trained in idleness, ignorance and vice ; the able-bodied maintained in sluggish sensual indolence ; the aged and more respectable exposed to all the misery that is incident to dwelling in such a society, without government or classification ; and the whole body of inmates subsisted on food far exceeding both in kind and in amount, not merely the diet of the independent labourer, but that of the majority of the persons who contribute to their support (*Poor Law Report*, 1834, p. 127).

La loi de 1834 (New Poor Law) posa le principe selon lequel le séjour en *workhouse* devait être plus pénible que les conditions de vie du travailleur le plus pauvre. C'est le fameux principe de " moindre éligibilité ". L'application de ce principe consista d'abord à imposer un dur labeur aux indigents valides. Le travail imposé après 1834 fut de nature strictement punitive. On n'espérait même plus qu'il serait lucratif. Les indigents valides étaient contraints de creuser des fossés, de casser des cailloux, de préparer de l'étaupe, etc. Quant au régime disciplinaire de la *workhouse*, il fut fait d'humiliations et de mauvais traitements, abondamment dénoncés à l'époque par les Conservateurs. L'objectif de la réforme était désormais clairement d'inciter les indigents à quitter l'établissement et à se tirer d'affaire par eux-mêmes.

Mais une fois encore, comme au 18<sup>e</sup> siècle, la population des *workhouses* victoriennes comporta toujours une majorité de personnes hors d'état de travailler. Dans les années 1860, de grandes enquêtes parlementaires révélèrent des pourcentages élevés de pensionnaires non valides. Le rapport de 1866 du Dr. Edward Smith, *Poor Law Inspector* et *Medical Officer to the Poor Law Board*, sur les *workhouses* londoniens affirma que dans la capitale, sur 23.500 pensionnaires, moins d'un dixième était valide. Tous ces non valides, cependant, n'étaient pas véritablement des malades au sens étroit du terme, mais relèvaient en particulier de la gériâtrie. Au niveau national, il apparut grâce aux statistiques établies en



CENTRE  
D'ÉTUDES  
URBAINES  
DANS LE  
MONDE  
ANGLOPHONE



www.ceuma.paris-sorbonne.fr

1869 qu'environ un tiers des 157.740 pensionnaires des asiles étaient en fait des malades (5). Le même Dr. Smith donne une bonne idée de la population des workhouses londoniennes à cette époque :

Hence it appears that the workhouses are now homes for the aged and infirm, a last refuge for destitute sick persons, places where a great number of women give birth to illegitimate children, and a temporary shelter for tramps and very destitute persons suffering from some disease. They are not, on the one hand, workhouses in the sense of institutions where the inmates are able to work, or where labour is exacted ; neither, on the other hand, are they hospitals where all are sick and temporarily received and treated, but asylums where the aged and infirm are provided for during life ; and where consumption and other chronic cases, most of whom have been in-patients or out-patients of hospitals, and being entirely without resources, end their days. (*Copy of the Report of Dr. Edward Smith (...) on the Metropolitan Workhouse Infirmaries and Sick Wards*, P.P. 1966, LXI, Accounts and Papers, p.6).

A partir de 1867 furent créés des hôpitaux séparés pour les indigents, mais en nombre insuffisant, et sans qu'il y ait un transfert systématique des indigents malades vers eux. Au début du 20e siècle, les deux tiers des indigents malades étaient encore dans les workhouses (Crowther).

Lorsque se réunit la Commission d'enquête parlementaire de 1909 sur la Loi des pauvres, la *workhouse* était encore perçue comme une Cour des Miracles. Citons le rapport minoritaire rédigé en partie avec le concours de George Lansbury (syndicaliste et membre du Labour party) et Beatrice Webb (sociologue liée à la Fabian Society) :

The young servant out of place, the prostitute recovering from disease, the feeble-minded woman of any age, the girls with her first baby, the unmarried mother coming in to be confined of her third or fourth bastard, the senile, the paralytic, the epileptic, the respectable deserted wife, the widow to whom Outdoor Relief has been refused, are all herded indiscriminately together (Minority report, p.10).



CENTRE  
D'ÉTUDES  
URBAINES  
DANS LE  
MONDE  
ANGLOPHONE



[www.ceuma.paris-sorbonne.fr](http://www.ceuma.paris-sorbonne.fr)

---

Mais ce n'est pas seulement l'hétérogénéité de la *workhouse* qui est mise en exergue. C'est aussi l'encouragement à l'immoralité de ses pensionnaires qu'elle organise :

The dominant note of these institutions of to-day, as it was of those of 1834, is their promiscuity. We have ourselves seen, in the larger Workhouses, the male and female inmates, not only habitually dining in the same room in each other's presence, but even working individually, men and women together, in laundries and kitchens ; and enjoying in the open yards and long corridors innumerable opportunities to make each other's acquaintance. etc (p.10).

La lecture de cet extrait rédigé par des membres pourtant dévoués et éclairés d'une commission parlementaire du début du 20e siècle donne une idée de l'horreur pouvait susciter le mélange de populations marginales. Entrer en *workhouse* était déjà considéré depuis longtemps comme un aveu de faiblesse de caractère, et d'incapacité à gérer sa propre existence. La loi priva d'ailleurs les indigents entrant en *workhouse* de leurs droit de propriété et de leur éventuel droit de vote (jusqu'en 1883). Mais que la *workhouse* encourage la promiscuité (et la reproduction éventuelle) de ces marginaux suscitait l'effroi de ces eugénistes inquiets de l'avenir de la race. Nous retrouvons ici une perception du *workhouse* comme dystopie, comme envers cauchemardesque de la société idéale.

En même temps la *workhouse* présentait, du point de vue des réformateurs édouardiens, l'avantage d'offrir une sorte de théâtre de la marginalité, dont les nouveaux professionnels de l'assistance espéraient réduire définitivement grâce à des services et à des institutions spécialisées. Elle rassemblait en un lieu des gens désormais assimilés à des problèmes, qu'il s'agissait d'identifier avec précision avant de résoudre leur problème. Cette fonction de vitrine de l'indigence nous invite à réfléchir en fin de compte sur la fonction de la *workhouse* dans l'évolution de la société britannique.



CENTRE  
D'ÉTUDES  
URBAINES  
DANS LE  
MONDE  
ANGLOPHONE



[www.ceuma.paris-sorbonne.fr](http://www.ceuma.paris-sorbonne.fr)

---

La *workhouse*, comme on pouvait s'y attendre, a sans doute reflété les conceptions successives du travail, même si peu de ses pensionnaires ont véritablement travaillé. Dans la perspective de la société pré-industrielle, elle a d'abord mis en scène le travail comme une activité statutaire prescrite aux pauvres, les protégeant de la misère comme du vice. Mais rapidement (et surtout au 19<sup>e</sup> siècle) elle a donné du travail une image beaucoup moins positive, en exigeant des travaux pénibles et peu utiles, et en les associant à la punition. A cette époque, l'indigence était volontiers associée à une culpabilité, et le travail présenté comme une expiation de cette culpabilité. On en était toujours à la scène biblique où Adam, après avoir fauté, était condamné à travailler pour vivre (" In the sweat of thy face shalt thou eat bread "). Les valeurs chrétiennes sont restées, jusqu'au terme de son existence, très présentes dans l'identité de la *workhouse*.

En même temps, la faute n'allait pas sans la possibilité de rédemption. Il s'agissait aussi de réintégrer la marginalité dans une normalité sociale. Les nombreux projets de *workhouse* idéale, de Bellers à Fielding et à Bentham ont voulu proposer pour " améliorer " cette institution, avec beaucoup d'ingéniosité, une méthode, presque une technique de la rédemption de l'indigent. Mais par contraste avec ces projets, la pratique quotidienne des *workhouses* a été, semble-t-il, de concentrer la marginalité sans véritablement la réduire. Le mélange entre les différentes catégories, l'inertie devant leurs problèmes, n'ont-ils pas reproduit dans l'institution la marginalité chaotique que l'on pouvait voir dans les quartiers pauvres ? C'est encore une question que l'on peut se poser.